

Le Monde - 19 / 20 mai 2002

Nicolas Philibert, le cinéaste de l'invisible par Jean-Michel Frodon

Le réalisateur présente à Cannes son documentaire Être et avoir, regard attentif et chaleureux sur une classe unique de primaire.

Avec son petit chapeau et sa moustache blonde qui dégénère en barbe mal rasée autour de ses yeux bleus rieurs, il a plutôt l'air d'un pêcheur du port de Cannes tout proche que d'un cinéaste invité par le Festival. Si Nicolas Philibert ne cultive ni le look artiste ni la recherche vestimentaire, il n'affirme pas moins à qui lui demande quelle est son activité : « Je fais des films. » Des films, pas des « documentaires », même si techniquement la quasi-totalité de son œuvre (une quinzaine de titres de toutes durées depuis un quart de siècle) relève de ce domaine. Documentaire où s'affirme une singularité de regards et de style, *Être et avoir*, présenté en séance spéciale dans la sélection officielle, suscite chez Philibert le regret qu'il ne soit projeté que dans la « petite » salle Buñuel : « j'aurais rêvé d'être dans une grande salle, le film gagne à être vu par beaucoup de spectateurs ensemble ».

Il a déjà été, par les exploitants des salles Art et Essai, qui l'ont plébiscité, tout comme les représentants des grands circuits, eux aussi enthousiasmés par cette description attentive et chaleureuse du fonctionnement d'une classe unique dans un village du Massif central. Avec ce qui semble les moyens les plus élémentaires, c'est un chant magnifique et puissant qui s'élève, à tout ce qui contribue à ce que les humains vivent dignement ensemble. Nicolas Philibert se réjouit de l'accueil unanime que suscite son film, à un moment où il ne semble pas superflu de rappeler clairement les valeurs essentielles de la démocratie.

Mais il y accorde moins d'importance qu'à la véritable avant-première du film, à Clermont-Ferrand : il n'y a pas de cinéma à Saint-Etienne-sur-Usson pour montrer aux enfants et à leurs parents ce qu'il avait filmé au cours des dix semaines, réparties entre décembre 2000 et juin 2001, où il avait filmé. Leur accueil et celui de l'institutrice, qui est la figure centrale d'*Être et avoir*, ont rasséréiné un cinéaste qui dit accorder une extrême importance à « ce qu' [il] laisse derrière [lui], une fois le tournage achevé » : « Je m'empare un petit peu de la vie des gens, il faut leur restituer quelque chose ensuite. » Il a aujourd'hui une occasion d'y revenir en préparant la prochaine édition de quatre de ses longs métrages (*La Ville Louvre*, *Le Pays des sourds*, *Un animal, des animaux* et *La Moindre des Choses*) en DVD. S'il a choisi de filmer un « coup de gueule » d'Emmanuelle Laborit en complément du *Pays des sourds*, le bonus de *La Moindre des Choses* est constitué d'une conversation avec Jean Oury, le cofondateur (avec Félix Guattari) de l'institut de psychiatrie de La Borde.

Le cinéaste se souvient y être venu pour la première fois plutôt réticent à l'idée de filmer dans ce milieu. Au terme d'une longue visite, Jean Oury constatant sa réserve lui avait dit qu'il la comprenait : « Ici, il n'y a rien à voir. Mais, si un jour vous avez envie de filmer l'invisible, vous serez le bienvenu. » « Un cinéaste ne résiste pas à un tel défi », sourit Philibert, avant de souligner que *La Moindre des Choses* n'est pas un film sur la folie ou sur La Borde, pas plus qu'*Être et avoir* n'est un film « sur » l'école ou les classes uniques. « Je me méfie beaucoup des sujets. Lorsqu'on sait à l'avance ce qu'on veut filmer, ça n'a aucun intérêt, on ne fait pas du cinéma, tout au plus de l'illustration. Je ne fais pas de films en position d'expert, du haut d'un savoir préconçu. A la limite, moins j'en sais, mieux je m'en trouve. Pour tourner *Le Pays des sourds*, je n'ai pas rencontré de spécialistes ni lu d'ouvrages savants sur la question. Mais j'ai appris le langage des signes. »

Cette disponibilité flottante aux sollicitations du monde, le réalisateur avait rêvé de la pousser encore plus loin en proposant à Arte, qui produit la série « Voyages, voyages », d'aller tenir un journal filmé dans une ville choisie par hasard: « Ils ont refusé. Pourtant, n'importe où il y a à voir, à comprendre, à raconter. » Sur ses tournages, cette présence-absence passe par la recherche de la « bonne distance, tout se joue là ». Cette bonne distance - qui n'a rien d'un nombre d'or : « chaque cinéaste a la sienne, qui définira son style » - est affaire de construction, de rapports humains, autant que de position dans l'espace. Avec son opérateur et son preneur de son, le réalisateur n'a pas cherché à se faire oublier des enfants et du maître pour filmer, mais a établi ouvertement les règles d'un travail, le sien, articulé à un autre travail, le leur.

Fils d'un prof de philo fou de cinéma (il en sera un des premiers enseignants, à la fac de Grenoble, à la fin des années 1960), le jeune Nicolas n'était pas destiné, malgré des débuts prometteurs, à rester un cancre. Après une licence de philo, il devient stagiaire sur un film magnifique et méconnu du début des années 1970, *Les Camisards*, de René Allio, aussi formateur par son sujet que par ses conditions de fabrication. Ensuite, « ce fut affaire de rencontre, de belles rencontres... », dit le cinéaste, employant le même terme que pour justifier un projet de film ou le lieu et les gens avec lesquels il le mettra en oeuvre.

Sur ce chemin à la fois désiré et accepté, parcouru comme il parcourut jadis selon ses propres géographies la mémoire picturale dans *La Ville Louvre*, balisé par l'éternelle préoccupation du « vivre ensemble », qu'il s'agisse de la petite troupe de théâtre de *Qui sait ?* ou de la communauté d'une école et d'un village, le cinéaste n'en finit pas de bouger, même s'il se défie des explicitations trop affichées. Il reconnaît que lui, qui ne « comprenait rien à la technique », est devenu son propre monteur, sur film puis, désormais, sur ordinateur, tout comme il est devenu son propre cadreur. Il est aussi en train, après plus de dix ans de responsabilités au sein de la Société des réalisateurs de films, le syndicat des cinéastes, de s'en éloigner: « Je ne suis définitivement pas un militant. »

Il préfère poser des questions que donner des réponses, et surtout écouter. Pour relancer la parole de Jean Oury, il a proposé à celui-ci une liste de mots que le psychiatre affectionne. Parmi eux, certains comme « connivence » ou « hétérogénéité » conviennent bien aussi à Nicolas Philibert.

www.lemonde.fr

